

Quels courants spirituels ont nourri Benoît-Joseph Labre ?

Question de Catherine : Y a-t-il des témoignages des Franciscains et de la confrérie de Notre-Dame des Neiges concernant les engagements de Benoît-Joseph ? C'est important pour moi de savoir quels sucs l'ont nourri par ces rivières-là. A-t-il eu d'autres engagements ? Le Père Jaques Vincent pourrait lui donner le crucifix ?

Réponse de Frère Alexis :

Quelle est belle, Catherine, votre expression sur les « rivières » qui ont nourri son âme. Il me semble que l'on peut effectivement parler de plusieurs courants spirituels, sans les confondre : la formation reçue dans sa famille et auprès de ses oncles François-Joseph Labre et Jacques-Joseph Vincent ; la tradition monastique, qui a profondément marqué son désir de consécration ; la dévotion mariale et les sanctuaires ; puis la spiritualité franciscaine, qui prendra une forme institutionnelle avec le Cordon de saint François et le Tiers-Ordre. Le résultat final ne sera pourtant pas la simple addition de ces influences. Sa vocation de pèlerin se dessinera progressivement, après les échecs successifs de la Chartreuse et des Trappes. C'est à Fabriano, en juin 1771, qu'il trouvera véritablement sa vocation de Pèlerin de Dieu. L'Église catholique en France résume précisément ce tournant en disant qu'après ces échecs, il vivra « ailleurs », dans le pèlerinage perpétuel.

Concernant l'Archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement et de Notre-Dame-des-Neiges à Rome, elle est surtout et uniquement présente dans le contexte de la mort et des funérailles de Benoît-Joseph Labre. Les membres de l'Archiconfrérie revêtirent son corps de leur habit blanc et le transportèrent ensuite vers Santa Maria ai Monti. Comme je vous l'ai déjà dit, chère Catherine, l'Archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement et de Notre-Dame-des-Neiges a pris naissance dans l'église paroissiale de San Salvatore ai Monti, sous l'invocation de la Bienheureuse Madonna dei Monti et de Saint-Étienne. Elle fut érigée en confrérie par le pape Urbain VIII, le 20 décembre 1640, par la bulle *Pastoris æterni*, sous la protection du cardinal Antonio Barberini, frère du souverain pontife.

Désirant ensuite s'agréger à la basilique patriarcale de Sainte-Marie-Majeure, la confrérie conserva son titre primitif du Très-Saint-Sacrement de Saint-Étienne, mais ajouta celui de Notre-Dame-des-Neiges, en mémoire de la neige qui tomba miraculeusement sous le règne du pape saint Libère et qui donna naissance à cette basilique. Tout en restant rattachée à la paroisse de San Salvatore ai Monti, elle fut placée sous la direction du cardinal protecteur en fonction et s'engagea à participer à toutes les processions organisées par la basilique libérienne pour le Très-Saint-Sacrement, ainsi qu'à accompagner toutes les fois où le Très Saint Viatique était porté. Avec l'approbation du cardinal Astalli, doyen du Sacré Collège et alors protecteur de la confrérie, elle fut officiellement rattachée à la basilique, le 22 décembre 1715, par le chapitre libérien.

Par le bref *Exponi nobis*, donné le 19 octobre 1720, le pape Clément XI lui accorda la faculté de pouvoir hériter. Cette Archiconfrérie possédait une église avec un oratoire près de Sainte-Marie-des-Monts. Le pontife régnant, qui en avait été le protecteur lorsqu'il était cardinal, voulut lui maintenir sa bienveillance et lui en faire ressentir les effets.

Les confrères portaient un habit blanc et arboraient sur leur *mozzetta* un écusson représentant le Très Saint-Sacrement.



Après la toilette funèbre de saint Benoît-Joseph Labré, ce fut cette Archiconfrérie qui revêtit le corps du saint pèlerin de sa *mozzetta*, le blanc manteau de l'ordre. Puis, le soir du Jeudi saint, le 17 avril 1783, ses membres transportèrent sa frêle dépouille en longue procession depuis la maison du boucher Francesco Zaccarelli jusqu'à l'église de la Madonna dei Monti. Le quartier des Monts, en effervescence, se grisait d'enthousiasme : tous criaient : « *Il Santo... Ecco il Santo !* »

Alors, pourquoi fut-il revêtu à sa mort de ce blanc manteau de l'Archiconfrérie ?

Comme je le disais, l'Archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement et de Notre-Dame-des-Neiges avait pris naissance dans l'église paroissiale de San Salvatore ai Monti. La raison de la présence de cette Archiconfrérie au-

près de Benoît-Joseph semble pouvoir être éclairée par la personne de l'abbé Rovira Bonnet, prêtre de San Salvatore ai Monti et recteur de l'Archiconfrérie. Il était mieux placé que personne pour nous renseigner : il connaissait le Pèlerin de Dieu depuis longtemps. C'est presque à sa porte, près de l'église de sa paroisse, que Benoît-Joseph fut pris de maladie, et c'est à côté de sa maison qu'il fut finalement enterré. La distance entre l'église de la Madonna dei Monti et San Salvatore ai Monti n'est que d'environ deux cents mètres ; les deux églises sont situées dans le même quartier et sur la même rue.

Benoît-Joseph Labre assistait souvent aux vêpres à San Salvatore ai Monti avec le boucher Francesco Zaccarelli, et notamment à plusieurs reprises lors des messes célébrées dans la nuit de Noël. L'abbé Rovira Bonnet connaissait donc bien le Pèlerin de Dieu et l'aimait profondément. Il avait d'ailleurs demandé, le jour de sa mort, que Benoît-Joseph fût enterré dans son église. Finalement, c'est la Madonna dei Monti qui fut choisie comme lieu de sépulture du saint.

C'est donc l'abbé Rovira Bonnet, recteur de cette Archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement, qui demanda que Benoît-Joseph fût revêtu de l'habit de l'ordre.

En effet, comme vous le savez maintenant, Benoît-Joseph Labre était un adorateur du Très Saint-Sacrement. Il a passé sa courte vie terrestre à adorer Jésus dans la Sainte Eucharistie. L'adoration du Saint-Sacrement était sa respiration, son refuge, sa joie et son espérance. Il y consacrait tout son être : son cœur, ses forces et son temps. Chaque geste de son existence semblait s'enraciner dans l'élan de sa prière.

Pour rappel, chère Catherine, Benoît-Joseph Labre fut le « Page de l'Eucharistie »¹. Comme le jeune page demeure constamment auprès de son roi pour le servir avec fidélité, Benoît-Joseph passait sa vie auprès du Roi des rois, caché sous les humbles apparences du pain consacré. Toute sa vie était un service silencieux rendu à la Présence réelle. Ses pèlerinages, ses jeûnes, ses humiliations, ses longues adorations et ses veilles ne

¹ Cf. Conférence de Frère Alexis, fl, *Le Page de l'Eucharistie. Saint Benoît-Joseph et l'adoration eucharistique*. Fenain, 17 septembre 2026. Site web : <https://www.amis-benoit-labre.net/pdf/pagedeleucharistie.pdf>

prennent leur véritable sens qu'à la lumière de cette adoration eucharistique.

Donc, quoi de plus naturel que de le voir ainsi porté, le 17 avril, en procession pour ses funérailles par cette Archiconfrérie du Très Saint-Sacrement, dont les membres reconnaissaient en lui un frère et, peut-être, le plus grand veilleur de l'adoration ?

Lui qui avait dit un jour à l'hospice Saint-Martin-des-Monts de l'abbé Paul Mancini cette parole inoubliable : « L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un. »

Cette parole de saint Benoît-Joseph Labre est probablement celle qui résume le mieux toute sa spiritualité. Elle est très simple, mais d'une profondeur théologique remarquable. Elle rejoint d'ailleurs pleinement l'enseignement de l'Église sur l'Eucharistie. Lorsque Benoît-Joseph disait : « L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un », il voulait exprimer que le Christ que nous adorons dans le Saint-Sacrement est le même Christ qui vient à notre rencontre dans le visage de nos frères. On ne peut pas communier au Corps du Christ et rester indifférent au corps souffrant de celui qui a faim, de celui qui est seul, malade ou rejeté. L'Eucharistie ne s'achève pas lorsque la messe est terminée : elle se prolonge dans notre manière d'aimer et de servir nos frères. Ce que nous recevons à l'autel, nous sommes appelés à le porter dans notre vie quotidienne. Pour Benoît-Joseph, la route qui conduisait du tabernacle au pauvre était une seule et même route : celle de l'amour du Christ.

Que signifie donc : « L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un » ?

En termes simples, Benoît-Joseph veut dire ceci : On ne peut pas aimer réellement Jésus dans l'Eucharistie sans aimer aussi les personnes que l'on rencontre. Autrement dit, il n'y a pas deux amours différents : l'un pour Dieu et l'autre pour les hommes. C'est un seul et même amour.

Quoi de plus naturel, alors, qu'il ait été revêtu de la *mozzetta* de l'Archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement et de Notre-Dame-des-Neiges ?

Dans le dossier de béatification que je suis en train d'étudier, et dont l'importance et la richesse des témoignages me demanderont sans doute encore plusieurs années de travail, j'ai découvert, dans la *Positio super Dubio*, qu'il est indiqué, sans les citer, que les témoins entendus à Bou-

logne-sur-Mer étaient au nombre de treize. Ceux de l'abbaye de Sept-Fons étaient au nombre de neuf. Quatre-vingt-onze personnes avaient déposé à Rome et dix-sept à Lorette.

Cela représente au total cent trente témoignages authentiques en faveur de ses vertus.

Dans le dossier consacré aux miracles, qui comporte cent soixante-huit numéros, certains articles réunissant même plusieurs miracles, on compte également jusqu'à cent vingt-quatre instances et cinquante demandes renouvelées, présentées par des archevêques, des évêques et des chapitres, qui sollicitaient la béatification de ce pauvre évangélique dont la réputation, ou les faits extraordinaires dont ils avaient eu connaissance, leur avait révélé la sainteté. Et il me reste encore les ouvrages du procès en béatification et de canonisation à étudier et à faire traduire du latin au français. Cela représente encore 3300 pages et j'ai les 6 volumes à traduire du latin en français...et le tout, 12900 pages environ. Il me reste donc beaucoup de travail pour bien connaître cet homme, ce Pèlerin de Dieu, dont la seule force dans sa présence au monde semblait être puisée dans cette source qui ne tarissait jamais : l'adoration du Très Saint-Sacrement.

En conclusion, chère Catherine, ce qui me paraît vraiment important est de ne jamais perdre de vue la singularité du jeune homme qui quitta définitivement Amettes le 12 août 1769. Benoît-Joseph était né dans cette maison le 26 mars 1748 et, si l'on retranche les périodes passées à Érin et à Conteville, ce ne sont finalement que quelques années qu'il aura véritablement vécues sous le toit familial. Pourtant, ces années ont profondément façonné l'homme qu'il allait devenir. Il y reçut la foi, l'amour de ses parents, l'éducation chrétienne et les premières grandes intuitions de sa vocation. Mais il y éprouva aussi, comme tout jeune homme appelé à quitter la maison paternelle, la nécessité de trouver un chemin qui lui appartienne pleinement devant Dieu.

Nous sommes au XVIII^e siècle. Benoît-Joseph n'est pas encore le pèlerin que nous connaissons. Il est un jeune homme de vingt et un ans, d'un caractère entier, exigeant, parfois rude, et surtout profondément radical dans sa manière de répondre à ce qu'il croit être l'appel de Dieu. À cette époque, son désir est clair : il veut quitter le monde et le village d'Amettes

pour devenir religieux. Il ne sait pas encore que son chemin prendra une direction tout autre. Il pense entrer dans un monastère ; Dieu le conduira finalement sur les routes. Il pense chercher une clôture ; Dieu lui donnera pour cloître les chemins du monde. Il pense devenir moine ; il deviendra le Pèlerin de Dieu.

C'est là que se trouve peut-être l'une des grandes singularités de Benoît-Joseph : il faut savoir distinguer le jeune homme d'Amettes de celui que l'histoire nous montrera quelques années plus tard. Le premier cherche encore sa vocation ; le second l'a reçue et l'a embrassée jusqu'au dépouillement le plus radical. En 1769, personne ne pouvait encore savoir que ce jeune homme, parti avec le désir de devenir religieux, serait conduit à une existence de pèlerinage incessant, passant d'un sanctuaire à l'autre, s'arrêtant dans les églises, demeurant longuement devant le Saint-Sacrement et faisant de la route elle-même le lieu de son obéissance à Dieu. Et peu à peu, il comprendra que c'est là que se trouve son appel celui de faire la volonté de Dieu.

Et pourtant, pour comprendre ce départ, il faut aussi regarder avec tendresse du côté de sa famille, et particulièrement du côté de sa mère. Elle aimait profondément son fils. Benoît-Joseph était son fils aîné, celui sur lequel elle avait certainement formé de nombreux espoirs. Elle désirait son bonheur et souhaitait le voir devenir prêtre. Son affection pour lui était réelle, mais peut-être cette affection était-elle si forte qu'elle rendait plus difficile encore l'acceptation de la liberté intérieure que son fils cherchait devant Dieu. Elle avait ses propres espérances pour lui ; lui sentait grandir en son cœur un appel qu'il lui devenait impossible d'étouffer.

Il y a là une tension profondément humaine. Une mère peut aimer son enfant de tout son cœur et, précisément parce qu'elle l'aime, avoir du mal à accepter que sa vie lui échappe. Elle voudrait le protéger, le voir suivre le chemin qu'elle estime bon pour lui, parfois même le préserver des souffrances qu'elle imagine déjà. Mais Benoît-Joseph n'était pas appelé à vivre la vie que sa mère avait rêvée pour lui. Il devait apprendre, dans l'obéissance à Dieu, une autre forme de liberté : non pas la liberté de faire ce qu'il voulait, mais celle de répondre à l'appel qu'il discernait au plus profond de lui.

Alors, Catherine, je vais parler en connaissance de cause par ma propre expérience de fils aîné et je peux dire à 70 ans maintenant que l'amour maternel très fort, peut-être parfois trop protecteur pour un fils dont la vocation exigeait précisément qu'il se détache de toute sécurité humaine. Benoît-Joseph aimait ses parents d'un amour tendre et filial ; il ne part pas parce qu'il ne les aime plus. Il part parce qu'il croit devoir obéir à un appel plus grand que lui. Et c'est peut-être ce qui rend son départ si douloureux : il ne quitte pas une famille qu'il aurait cessé d'aimer ; il quitte une famille qu'il aime pour suivre Celui qu'il aime davantage.

C'est ici que sa singularité apparaît déjà. Benoît-Joseph n'est ni un fils révolté, ni un jeune homme qui cherche simplement à fuir son milieu. Il est, au contraire, profondément obéissant. Mais son obéissance change de direction : après avoir été l'enfant obéissant de sa famille, il veut devenir l'homme obéissant à Dieu. Cette transition ne se fait pas sans larmes, sans incompréhensions ni déchirements. Elle constitue même l'un des premiers dépouillements de sa vie.

Le 12 août 1769, lorsqu'il franchit définitivement le seuil de la maison familiale, il ne sait pas encore ce que Dieu fera de lui. Il a vécu avec tragédie déjà quatre échecs de vie monastique. Il ne sait pas qu'il connaîtra encore les deux derniers refus des monastères, les départs, les chemins, la pauvreté volontaire, les sanctuaires, Loreto, Assise et Rome. Il ne sait pas encore qu'il portera un jour, sur son manteau, près de son cœur, un crucifix reçu d'une personne rencontrée sur la route. Il ne sait pas qu'il deviendra celui que l'on appellera le Pèlerin de Dieu.

Il part simplement avec cette certitude intérieure : il doit chercher la volonté de Dieu.

Et c'est peut-être précisément là que commence son véritable pèlerinage. Non pas lorsqu'il prend la route de Loreto ou d'Assise, mais lorsqu'un jeune homme de vingt-et-un ans accepte de quitter ce qu'il connaît, ce qu'il aime et ce que les siens espèrent pour lui, afin de se remettre entre les mains de Dieu. Sortir de l'influence aimante de sa maman et nécessaire pour un fils qui désire accomplir sa vie. Le jeune Benoît-Joseph quitte alors Amettes pour devenir religieux. Dieu, lui, sait déjà qu'il fera de ce jeune homme autre chose encore : un pèlerin sans demeure, un adorateur silencieux, un pauvre libre, un homme entièrement livré à son ap-

pel. Entre le fils qui quitte sa maison et le Pèlerin de Dieu qui mourra à Rome quatorze années plus tard, il y aura toute une route. Et cette route, Benoît-Joseph ne la connaît pas encore. Dieu seul la connaît.

Frère Alexis, fl